

PASCAL PINAUD L'ESPRIT D'OUVERTURE

L'atelier de l'artiste niçois est aussi une salle d'exposition, une bibliothèque, un lieu de rencontre et de discussion.

Par **Anaël Pigéat**

[@anael_pigeat](https://twitter.com/anael_pigeat)

Pascal Pinaud est né à Toulouse mais n'a plus quitté Nice depuis la fin de ses études à la Villa Arson, vers 1985. Ses camarades d'école s'appelaient Ghada Amer, Tatiana Trouvé, Philippe Mayaux, aujourd'hui des artistes qui ont, comme lui, connu un véritable succès. Son atelier n'est pas seulement l'endroit où il travaille, mais un lieu de rencontre pour de nombreux visiteurs et amis, collectionneurs, conservateurs de musée et étudiants.

Avoir un atelier ouvert est pour Pascal Pinaud une habitude ancienne. « Au début, dans le trois-pièces que j'habitais, je mettais de grandes planches sur les tréteaux que j'utilisais pour peindre, et j'invitais les artistes et les anciens professeurs de la Villa Arson. » Puis il a occupé successivement un espace de travail à la Station, à l'époque où cette structure était encore installée dans une station-service désaffectée, et l'ancien atelier du peintre Denis Castellans sous un immeuble. Le moment décisif est venu un peu plus tard : « Il y a une dizaine d'années, la vente d'une pièce importante m'a permis d'acheter 400 mètres carrés en plein centre-ville. » Ces locaux d'une ancienne radio évangélique comptent une quinzaine de salles éclairées par des verrières.

Ses modèles ? Les ateliers des grands artistes américains comme Frank Stella. L'une des salles, surnommée « Narcissio » dans un clin d'œil au club de David Lynch, le Silencio, est même devenue un lieu d'exposition dans lequel sa femme, Florence Forterre, qui dirige aujourd'hui le magazine « Del'art », invite les uns et les autres à montrer leur travail tous les

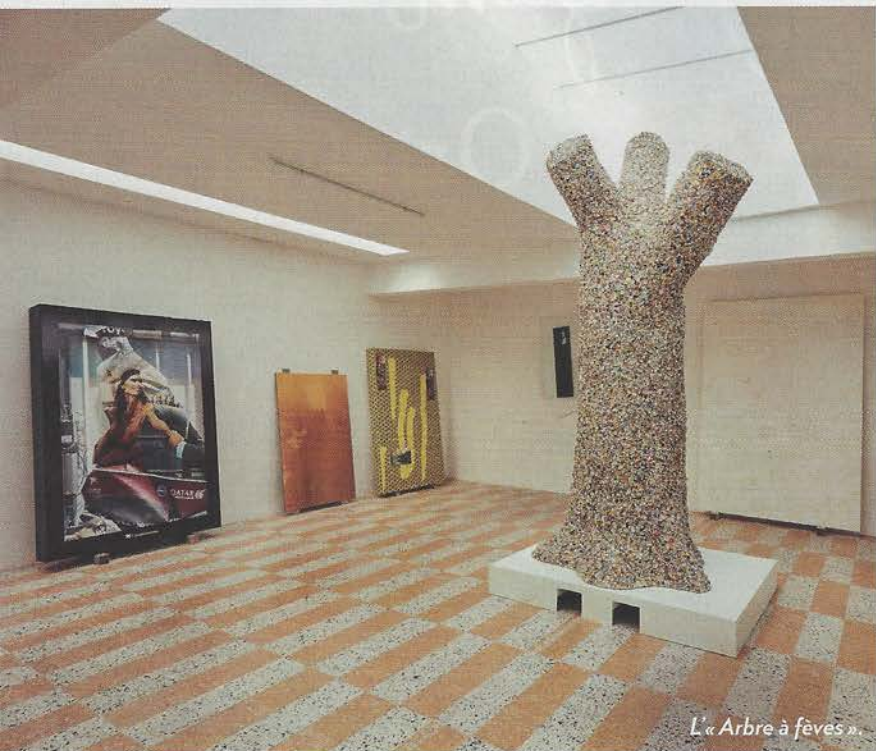
trois ou quatre mois, dans une tradition d'accueil entre artistes que Ben avait déjà commencé à mettre en œuvre à Nice. Dernière en date, Anne Pesce, qui a récemment réuni critiques et collectionneurs autour de ses œuvres et d'un verre. Souvent, un linoléum est tiré sur le sol et des musiciens, des danseurs ou des performeurs s'emparent de cette scène improvisée. Il y a une bibliothèque où Pascal Pinaud conserve de nombreux ouvrages et revues historiques comme « Art Studio » qui a cessé de paraître ou encore « Art Press » dont il a une collection complète.

Comme d'autres artistes qui étaient passés par là, il est lui-même devenu professeur à la Villa Arson : « Cela nous permet de nourrir nos recherches. On est obligé de ne pas rester dans notre confort quotidien », dit-il. Ses étudiants passent fréquemment à l'atelier et les anciens reviennent pour demander un avis ou simplement pour parler, comme la jeune Tatiana Wolska, devenue une amie fidèle. « L'enseignement passe par l'exemple. C'est comme au Black Mountain College... même si je ne prétends pas être Josef Albers ! » dit-il en faisant référence à l'école qui a accueilli les artistes du Bauhaus à leur arrivée aux États-Unis au début de la Seconde Guerre mondiale. →

**ENSEIGNER
À LA VILLA
ARSON
NOURRIT SES
RECHERCHES**



Photo: Julien Weber



L'« Arbre à fèves ».

→ « A l'époque où Daniel Templon avait ouvert une fondation à Fréjus (qu'il a refermée depuis), je l'aidais comme assistant. On accrochait des œuvres de Donald Judd. On tendait des "Marilyn" d'Andy Warhol sur des châssis et on jouait au foot entre les "Compressions" de César. On apprenait un savoir-faire formidable... »

Bois, tôle, soie, aluminium, acier, gouache, acrylique, laque... Pascal Pinaud utilise les matériaux qu'il rencontre, qu'il cherche ou qu'il trouve. Tout son travail parle de peinture mais prend des formes très diverses. « J'essaie de ne pas m'en nuier, de ne pas devenir un artisan de moi-même qui, avec le temps et la technique, parviendrait à fournir des commandes à l'infini », confie-t-il. Il travaille en général par séries – il en a actuellement 35 en cours depuis ses débuts. A cet égard, il se réfère volontiers à Francis Picabia, Sigmar Polke ou Noël Dolla, autrefois son professeur à la Villa Arson, autre grande figure de la scène niçoise.

Sur des brocantes, dans les magasins de tissu du marché Saint-Pierre à Paris ou dans n'importe quelle boutique, il achète constamment des textiles qu'il stocke sur des étagères dans une pièce spéciale. « Parfois, un tissu devient un torchon à pinceaux ou un réceptacle à œuvre, tendu sur bois, repeint et retravaillé. »

Dans l'atelier, peu de pots de peinture. Il utilise beaucoup de laque industrielle dont il se sert chez son carrossier – toujours à plat sur des tréteaux, entre deux voitures en train d'être réparées. Il parle souvent d'un « principe de réalité » auquel il se confronte, par exemple dans le choix de ses teintes : « Tous les trois ans, le monde de l'industrie réinvente ses couleurs,

UN PEINTRE SANS PEINTURE, AVEC UN FIL DE COTON OU UN AUTOCOLLANT



Photos : Julien Weber

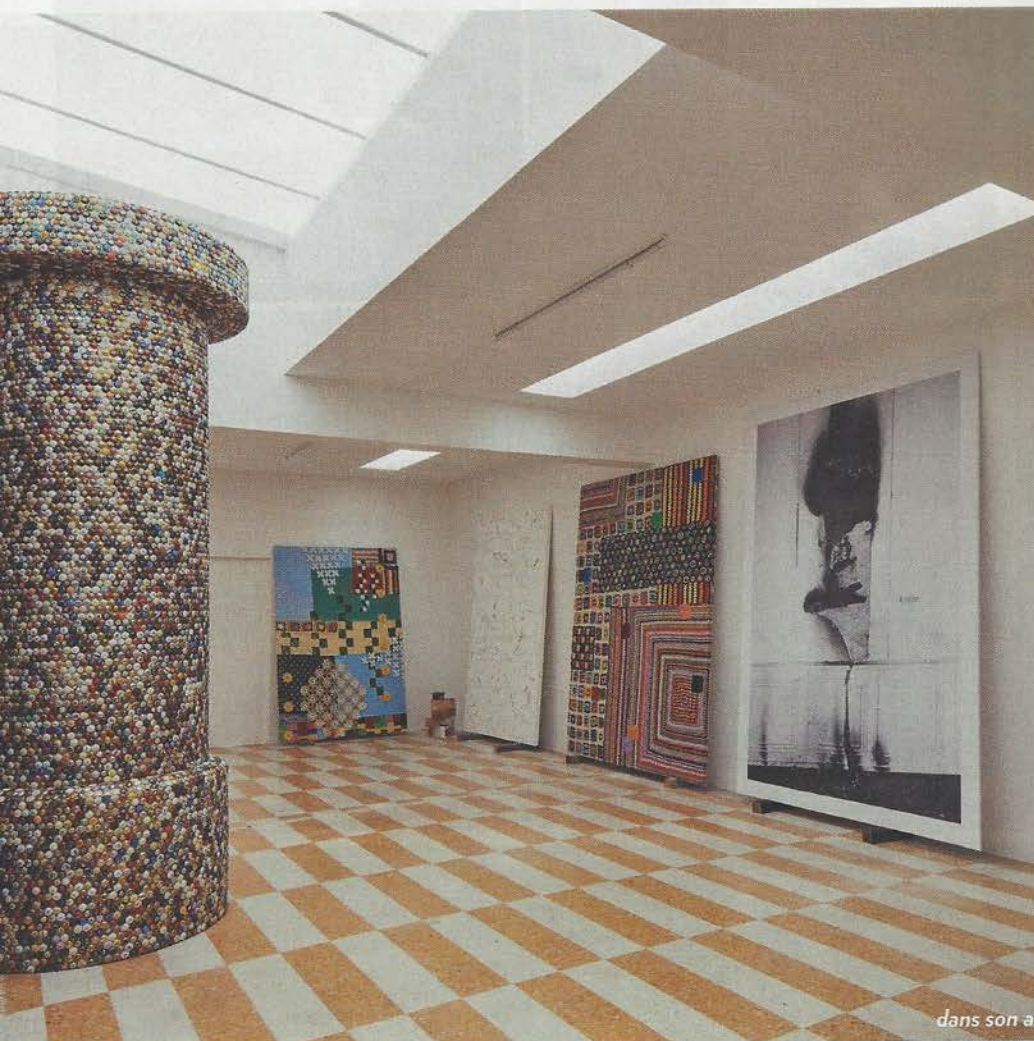
Tricoté main!



A la fin du confinement, Pascal Pinaud a réalisé le dernier de ses tableaux en tricotés, qui sera montré dans l'exposition qu'il prépare avec Philippe Ramette et Noël Dolla à la galerie Ceysson Bénétière à Luxembourg, fin septembre. Ce sont des assemblages de morceaux de tricotés trouvés, qu'il faisait autrefois coudre par sa belle-mère, des sortes de ready-made « aidés », comme Marcel Duchamp les avait définis. A.P.

donc je n'ai même pas à le faire ! » Il se dit peintre, même si son œuvre prend des formes très diverses : « Je suis un peintre sans peinture, ou qui fait de la peinture autrement, avec un fil de coton ou un autocollant automobile. »

Pascal Pinaud dessine régulièrement, comme un journal intime, sur des formats demi-raisin, depuis toujours, mais plutôt à son domicile cette fois. Il trace des formes abstraites, sur lesquelles il lui arrive de coller des lettres adhésives ou une carte postale reçue d'amis en Corse. « Je dessine comme d'autres font des pizzas, j'utilise tous les ingrédients qui me passent sous la main », s'amuse-t-il. Les couleurs marquent en général une époque de sa vie. Il a rangé des ensembles de 30 feuilles dans des « meubles à dessins » qui constituent eux-mêmes des œuvres. Toutes sont autonomes, jamais des travaux préparatoires ou des esquisses d'autres projets. →



Photos: Julien Weber

Un accrochage de quelques œuvres dans son atelier. En haut, détail de l'« Arbre à fèves ».

→ Dans la grande salle de son atelier où il travaille le plus souvent, les œuvres naissent d'une expérience, d'une rencontre avec un matériau, parfois d'un rêve, comme le grand « Arbre à fèves » qu'il a montré dans son exposition au Frac Paca en 2017. « Avec ma collectionniste aiguë, j'avais quelques fèves de galette des rois. Un matin, je me suis réveillé avec l'envie de faire une sculpture sucée par beaucoup de gens, c'est-à-dire remplie d'ADN, et qui réunirait en plus un grand nombre de gagnants ! J'aime les références à l'art populaire, comme l'artiste californien Mike Kelley en fait dans son travail (Nice est une ville du Sud, au bord de la mer, qui a des liens artistiques avec Los Angeles, comme Paris avec New York) », explique-t-il. Alors il a chiné, cherché, recueilli des boîtes et des boîtes de fèves pendant cinq ans (20 471 au total !). Il a fait faire la forme d'un platane grandeur nature, comme ceux des environs de l'atelier. Et ses assistants ont collé les fèves. « Quand on passe la main dessus les yeux fermés, on pourrait croire qu'on touche l'écorce d'un arbre. Et quand on regarde, on voit des images de Disney ou des santons de la crèche exactement sur le même plan. »

SON ŒUVRE NAÎT D'UNE EXPÉRIENCE, D'UN MATÉRIAU, OU D'UN RÊVE

Son œuvre est absolument protéiforme. Sa série des « Semences » se compose de grandes toiles qui obéissent à un protocole précis, de contraintes qu'il s'impose. D'autres fois, il utilise des tapis, des néons, des morceaux de tôle froissée ou tout simplement du bois – une salle spécifique abrite d'ailleurs un établi et une réserve de planches. Quand les objets sortent de l'atelier, il les accroche en général lui-même, en jouant avec la forme de l'exposition. Tous sont toujours et encore de nouveaux prototypes... ■

Anaël Pigeat



Pascal Pinaud devant un tableau de la série des « Semences ».